

## Il était une fois...

La goutte perle sur ma tempe détrempée. Je la sens glisser, hésitante, cheminant le long de mes pores devenus imberbes depuis peu. Libre de son issue, elle ne m'appartient plus, s'alimente en accélérant sa course au contact de ses jumelles rencontrées. C'est vrai, maintenant que nous y sommes, les mots me reviennent à l'esprit, ils résonnent dans ma tête, tambourinent dans ma poitrine. J'ai comme un mauvais pressentiment, on va bien déroutier...

Plusieurs fois ils se sont pointés, les phares de leur voiture déchirant en haut du monticule la noirceur de la nuit. Ils ont patienté, moteur tournant, arrêtés à cent mètres et sont repartis. Qui étaient-ils ? Pourquoi ces allées et venues ! Les minutes s'égrainent, laissant nos pensées saugrenues vagabonder en tous sens. La pellicule tourne, le scénario s'enrichit au gré du temps passé. Un film noir, sans aucun doute, maintenant. À quelles sauces africaines va-t-on être agrémentés ? Épicées certainement, au poivre vert des îles peut-être, à ces petits piments écarlates qui vous éclatent les veines rougies de votre sang emprisonné. A-t-on affaire à des détrousseurs de grand chemin, des pillards sanguinaires ou tout simplement des crève-la-faim désespérés ? Les poitrines battent de plus en plus fort à en faire mal. L'afflux de sang oppresse le cerveau jusqu'aux extrémités de nos tempes clouées au rythme du marteau, au rythme du tempo de cette Afrique noire nouvelle et désirée.

Notre descente vers le sud doit cette nuit-là faire halte à Bouaké. Grosse ville poussiéreuse écrasée sous la torpeur tropicale, plantée au milieu de la Côte d'Ivoire, un carrefour des destinations traversé par le seul axe reliant Bobo-Dioulasso à Abidjan. Nous avons prévu d'arriver en fin de matinée à la capitale distante encore de trois cent cinquante kilomètres, mais sûrement pas en pleine nuit.

Après un frugal repas, trois parties de cartes plus loin et brin de toilette sommaire exécuté, nous prenons place dans notre quatre étoiles, calés tant bien que mal, les pieds en travers de la planche de bord, dépassant par les vitres entrouvertes. Hors de prix et crasseuse, l'hôtellerie populaire africaine à bas coût ne nous est pas réservée ou exceptionnellement, en

cas de force majeure. La chaleur et l'humidité tropicales ne nous permettent pas de trouver le sommeil, avachis tant bien que mal, courbaturés, membres pliés, cous contorsionnés entre appuis de fenêtre et dossiers, dans notre espace confiné. Glaces ouvertes, harcelés, dévorés par les moustiques sanguinaires, et fermées, cuits à l'étouffée comme des écrevisses fraîchement sorties du chaudron.

La route reprend plein sud après un vote unanime vers l'océan plus prometteur, annonciateur de bonnes nouvelles, de brises décoiffantes. La pendule Geiger de notre planche de bord indique vingt et une heures quinze. Fenêtres béantes, nos sens retrouvent rapidement des couleurs. La température extérieure avoisine encore les trente-huit degrés, chargée d'une hygrométrie proche de la joyeuse baignade. Cent kilomètres plus loin, à l'entrée de Yamoussoukro, capitale économique en devenir, la piste étroite défoncée en latérite laisse place subitement à une vision surréaliste. Nous passons subitement de la terre au goudron, de la barbarie à la civilisation avec bonheur et soulagement. Une avenue large de trois voies de chaque côté. Des Champs-Élysées à l'africaine, nus de toute construction, se présentent devant nous, éclairés par une myriade de lampadaires flambant neufs. Dix bonnes minutes de progression sans âme qui vive ; une ville fantôme perdue à l'épicentre du pays.

Les deux cent cinquante kilomètres restants alternent piste et goudron, avalés en quelques heures. Vers trois heures du matin, nous abordons les faubourgs d'Abidjan, cette fois-ci bien décidés à nous poser. Nous stoppons notre voiture dans un endroit suffisamment retiré, hors de la vue des curieux et des malfaisants, en contrebas d'un terrain vague. Bruno prend soin, comme à l'accoutumée lors de nos arrivées nocturnes, de vérifier l'environnement proche, plongé dans la totale obscurité. À l'aide de notre feu de brousse perché sur notre coffre de toit, tout comme le phare d'Armen au cœur de la mer d'Iroise à l'extrême pointe bretonne, il réalise un travelling à trois cent soixante degrés digne des plus grands cinéastes hollywoodiens. L'endroit nous convient pour finir notre nuit avant de repartir à l'aurore rejoindre en contrebas les flots, la côte prometteuse.

À nouveau, écrasés par la fatigue et poisseux, nous nous assoupissons l'un après l'autre. La chaleur malgré l'approche de l'océan est devenue plus humide. Ça colle de partout, ça ruisselle sous nos aisselles suintantes. Les alizés tant attendus du golf de Guinée sont tristement aux abonnés absents. Une demi-heure passe, à se tourner et retourner dans notre demi-mètre carré individuel. Les moustiques ont fait la route avec nous depuis Bouaké. Leurs fringales sanguinaires ne semblent pas être rassasiées, d'autant plus qu'ils ont invité leurs copains du quartier à une curée collective. Une première porte claque ! Voilà notre équipière dehors, suivie

quelques instants plus tard d'un second claquement. Bruno ne tarde pas à nous rejoindre. Nous voilà tous les trois, dehors pour la énième fois. Quitte à être dévorés, faisons-nous manger le ventre plein et défendons-nous à la régulière. Ces moustiques sont sournois, c'est toujours lorsque vous avez le dos tourné qu'ils vous empalent. Les tapettes et torchons sont sortis, le carnage peut bien commencer.

Assis dehors, à l'arrière du véhicule sur notre nappe de survie aluminée, nous installons notre bivouac. L'organisation est huilée, les gestes sont précis. En un rien de temps, nous voilà opérationnels, coffre du break relevé, baladeuse suspendue dans le vide à la poignée du hayon raccordée à l'allume-cigare de la planche de bord. Notre espace gagne en confort. La table est dressée sommairement, le réchaud est sorti. Menu du soir ou plutôt réveillon. Les aiguilles bien avancées ont déjà basculé largement dans la courbure descendante. Maquereaux en boîte à la sauce tomate, accompagnés de nouilles, dont Bruno s'est fait la spécialité. De manger nous redonne le moral. Les moustiques sont toujours là, et cent grammes d'insectes en tout genre, écrasés sur notre nappe, attestent la rudesse du combat. Ce carnage a apaisé notre soif de vengeance, la citronnelle a pris le relais, bien que certaines espèces à l'odorat déficient s'en moquent un peu. Cette nuit noire est bien blanche. Mais pas une nouveauté lorsque le Grand Sud vous pénètre. Convaincus que le sommeil sera pour plus tard, le parchís, jeu de société espagnol ressemblant à s'y méprendre à nos petits chevaux, est installé à la place des couverts, repoussés sommairement sous la voiture de part et d'autre de l'essieu en attendant les premières lueurs du matin pour lever le campement. L'espace se transforme en tripot. La partie peut commencer. Les dés roulent, les dadas progressent. Très vite interrompue par une arrivée impromptue...

Le manège a duré suffisamment pour entrevoir les différentes options envisageables. La tension devient de plus en plus palpable. Bruno commence à donner des signes de fièvre évidents ; elle et moi feignons de rester calmes le plus possible. Maîtriser notre gestuelle et poursuivre notre partie comme si de rien n'était. Bruno tarde à relancer les dés, en oublie l'enjeu de la partie. Pourtant, ses deux petits chevaux jaunes sont plutôt bien placés. Il a su déjouer habilement les pièges de ce jeu de société. Un de mes petits dadas est revenu sur la case départ, refoulé bêtement sur une mauvaise main. Les dés ont roulé, l'un deux s'est bloqué dans le pli du carton. De quoi avoir envie de bâcler la suite de la partie...

Un bon quart d'heure s'est écoulé depuis la dernière apparition du véhicule lorsque, soudain, un moteur puis un deuxième se font entendre

dans le lointain, accompagnés de la valse funeste des projections fantasmagoriques des phares sur la végétation luxuriante, rythmées par les à-coups de la piste défoncée. La nuit, malgré l'approche du petit jour, devient de plus en plus tiède. Nos cœurs s'agitent, commencent à battre la chamade, à chavirer. En haut du monticule apparaissent maintenant deux pick-up de chantier. Debout à l'arrière sur les plateaux se dressent sept huit personnes tenant à la main des ustensiles non identifiables. Ils stoppent à nouveau leur avancée à cinquante mètres de nous. Dans l'obscurité, les silhouettes commencent à se préciser. La multitude de paires d'yeux qui brillent dans la nuit rend le moment inquiétant. De toute évidence, nous sommes bel et bien dans une souricière. Seule issue possible, fermée par l'arrivée de nos visiteurs. À son tour, la lampe suspendue au-dessus de nos têtes se met à balancer sans qu'aucune brise soit perceptible, projetant et étirant nos ombres déformées sur le sol défoncé. Un écho aux feux des véhicules, un dialogue envoûtant, une valse à quatre temps. Serait-ce le vaudou qui s'invite cette nuit à notre table ? Visions furtives de poules égorgées mêlées d'odeurs de sang, mêlées d'âcres sueurs. Trois minutes passent, toute une éternité. Puis doucement, les deux véhicules en convoi décident d'avancer. Graduellement, mètre par mètre, la distance qui nous sépare fond tel le sablier se vide d'une façon inéluctable. Les faciès ronds de nos agresseurs se distinguent maintenant parfaitement, les voix sourdes du lointain deviennent plus audibles. À ce moment-là, les choses se précipitent avec une violence inouïe. Nos assaillants sautent des pick-up armés de pelles, de pioches, de barres à mine. Bruno fait un bond en se levant et se précipite vers l'avant du véhicule. En s'engouffrant sur le siège conducteur, au même moment, un coup violent vient de l'asséner en plein visage...

## Avertissement

**D**ieu sait que l'on nous avait mis en garde deux mois plus tôt, à la mission catholique de Bamako. Ici se croisent la plupart des routards de l'Afrique de l'Ouest. Un carrefour, celui du Mali, de la Haute-Volta et du Sénégal voisin.

Nous sommes en décembre 1982.

Chacun a sa propre histoire jalonnée d'anecdotes, de bons plans et de galères parfois ! Elles sont toutes différentes, un brin exagérées, souvent approximatives... L'expression est multiple. Un mélange de langues européennes – dont le français – est le socle de base, mêlant l'anglais, l'espagnol, l'allemand et d'autres minorités. En partie mélangées, mixées à toutes les sauces, parfois mimées. Un plus salubre, un complément visuel agrémentant une narration brouillonne, dont le talent variable de l'orateur ne sait garantir le succès escompté. Je me dis que l'espéranto est en soi une bonne idée, elle pourrait tenir la route, notre route, pour nous jeunes routards peu expérimentés, en quête de vérités, en quête d'informations. Ces rencontres chargées de vécu sont indispensables aux anticipations de nos futures escapades et évitent bien des galères dans cet environnement plus qu'incertain. Les adresses s'échangent, les astuces se refilent et les bons plans aussi, mais dans cet espace en mouvement continu, une information communiquée peut s'avérer obsolète quelques jours ou quelques semaines plus tard. Il faut faire avec ; un continent instable. Ce qui est vrai aujourd'hui ne le sera déjà plus le lendemain. La plupart sont jeunes et européens, se dépatouillant à leur manière. Moi-même baragouinant l'anglais comme une vache espagnole, et l'espagnol comme un Gabonais qui aurait abusé du vin de palme. Parole de Breton qui ne prétend pas tout connaître sur ce sujet mais qui admet une once de vérité sur un héritage ancestral. Un Belge nous parle d'un grave accident survenu dans une réserve au nord du Togo. Un convoi de touristes en Land Rover a été chargé par un troupeau d'éléphants, deux personnes ont trouvé la mort, écrabouillées par les bestiaux furieux. Un autre évoque la piste effroyable pour rejoindre le Sénégal par la ville frontalière de Kayes. Un sujet qui nous intéresse particulièrement, destination prochaine qu'il

faut maintenant étudier. En ligne de mire, la rencontre avec cet océan que nous avons quitté trois mois plus tôt sur les côtes marocaines, qui vont de nouveau réapparaître à l'approche du littoral dakarais. Et puis, il y a cette mise en garde de ce trio de Suisses remontant de la Côte d'Ivoire, nous indiquant que la grande banlieue de la capitale est devenue un coupe-gorge dès la tombée de la nuit. Des agressions à répétition sur les Abidjanais mais aussi sur les toubabs devenus à la mode ; une cible bien plus lucrative et prometteuse. Un Blanc à Manille, à Kinshasa ou à Bahia sera toujours un Blanc aussi désargenté soit-il. Des bandes organisées, prêtes à en découdre à l'arme blanche, à la machette, au coupe-coupe local. Un ustensile multifonction universel, outil roi des pays du tiers-monde par excellence, d'autant plus présent dans cette partie ouest-africaine. Pas cher, peu bruyant, simple d'entretien, sans le moindre retour en après-vente. Pas le temps de rouiller, cent pour cent rentable et amorti dès sa mise en service... Ces détoussages en règle se finissent rarement bien, la voix du dialogue non souhaitée, fortement improductive. Rapidité et fuite sont les recettes de fabrication, pas de détails ni de revendications rébarbatives.

## Partir

Certains sont partis pour oublier, d'autres par nécessité. Moi peut-être par goût de l'aventure, mais aussi par fierté. J'ai vingt-deux ans, l'âge où le temps est venu pour moi de prendre la route, de donner plus de sens à cette période trop lisse et trop fadasse de ma courte existence. Brûler mes vingt ans et ne pas regretter la suite. Mais aussi pour me sentir plus libre dans cette société devenue trop protectrice, trop sociale à mon goût. Je vais le faire parce que trop de gens passent leur temps à spéculer, à ergoter sur des projets, sans jamais oser franchir le premier pas, dans notre société bien trop aseptisée où notre vie semble orchestrée par des lois de plus en plus contraignantes, répressives. Une société sans surprise, prééglée comme l'est le papier à musique, emprisonné comme les notes entre des barbelés bien trop rigides. C'est peut-être aussi ce qu'une partie de nos concitoyens attend de nos hommes politiques, qu'ils décident de tout pour eux, qu'ils les protègent davantage, qu'ils les endorment en leur jouant une douce partition. Assurément la mort, le contraire de la vie !

Beaucoup restent sur le quai par crainte de l'échec, de l'inconnu, de l'autre tout simplement. Ils passent à côté de cette chance unique que nous avons d'être sur cette terre, considérant que l'enjeu n'en vaut pas la chandelle. Terre où il semble peu probable qu'on y revienne quoique certains en pensent. Et puis le temps passe, les années défilent et puis rien, rien du tout, que le vide abyssal et les regrets. Tristesse du temps perdu, du temps passé qui ne reviendra pas. Prendre mon destin en main et surtout ne laisser quiconque décider à ma place et sûrement pas la société. Nos parents ont le devoir solennel de nous transmettre les préceptes fondamentaux éducatifs, nous préparer à l'avenir, nous aguerrir pour mieux y faire face. Se tromper, se retromper, chuter et rechuter nous rend plus forts et nous fait avancer. Démystifier une bonne fois pour toutes la peur de l'échec et mieux que cela, la glorifier. Un enfant qui apprend à marcher va prendre des gadins, va s'écorcher le front et les genoux, il va se relever et repartir de plus belle après quelques larmes séchées. Un enfant qui ne s'est jamais un peu brûlé les doigts avec une

allumette est en danger. Il me semble salutaire pour toute jeune personne d'avoir cette chance de vivre une expérience unique. Inscrivons dans notre constitution ce devoir d'émancipation. Partir à sa majorité courir le monde au moins pour quelques mois, dans le simple but de nous ouvrir les yeux à cette réalité qui nous entoure. Quelqu'un a dit que les voyages forment la jeunesse, et ce ne sont pas Marco Polo, Neil Armstrong ou peut-être plus proche de chez nous, Bernard Moitessier qui le démentiront, non ! Cela va bien au-delà. Ils nous apprennent la tolérance, la sagesse, l'acceptation de nos différences, des richesses inouïes, bien loin d'un handicap. Ils nous rendent meilleurs et plus ouverts à la compréhension des événements planétaires, ils nous ouvrent les yeux sur la réalité du monde qui nous entoure. Quel regard peut-on avoir sur Gandhi sans n'avoir jamais foulé l'immensité de la péninsule indienne, sans s'être mêlé à cette foule multiethnique d'un monde tout autre ? Quelle lecture sur l'apartheid et le rôle qu'a joué Nelson Mandela sans être passé par Soweto, sans en comprendre les origines du mal ? Quel avis sur ce contraste saisissant d'imbrication des quartiers riches et pauvres, sans jamais avoir pénétré les favelas de Rio de Janeiro et en saisir la complexité du règlement ? Comment qualifier le comportement des Chinois sur l'invasion du Tibet qui a obligé en 1959 l'exil du dalaï-lama en Inde à Dharamsala, sans avoir parcouru les contreforts himalayens ? Un peuple persécuté dans sa foi, dans sa chair et le silence de cathédrale assourdissant d'une communauté internationale trop absente. Quel poids, quelle mesure, quelle responsabilité avons-nous, Français, colons, liés à notre implication durant plus de cent ans sur les terres du Maghreb et de l'Afrique noire ? La perception de ces peuples maintenant, après trois générations passées d'indépendance, où résonne encore le qualificatif de Françafrique. Voyager ne nous permet pas de tout comprendre, ne nous donne pas réponse à tout, mais facilite notre ouverture d'esprit à une réflexion plus juste, plus pertinente. Les enjeux géopolitiques de notre planète sont d'une complexité telle qu'il est peu probable d'en saisir toutes les ramifications, les composantes ; d'une certaine façon, ils s'apparentent à la météorologie qui reste une science approximative, en perpétuel mouvement. Mais de pouvoir dire, j'y suis allé, je me suis mélangé à leurs cultures, j'ai appris un peu leur histoire, j'ai échangé avec ces peuples, je me suis imprégné de leurs modes de vie, c'est déjà avoir un avis. Il reste évidemment parcellaire, incomplet, insuffisant. Mais ce ressenti, aucun bouquin aussi bien illustré soit-il, ne saurait jamais le traduire.